

W R ERDT

**BOOTE
HERAUS!**

HOLLERBAUM & SCHMIDT - BERLIN N 65

Wolfgang Kreuz

Aspirant de la Kriegsmarine, U-boote U-124

4 novembre 1941, 23 h 12
47° 42' Nord, 32° 15' Ouest
Quelque part dans l'océan Atlantique

- Immersion périscopique !

- Barre à plonger, 5 degrés, vers l'immersion périscopique, bien reçu capitaine !

- Machines en avant, un tiers. Doucement, tout doucement. On ne va pas risquer de les affoler.

Le capitaine Mohr sort le périscopie, effectue un lent tour d'horizon. Sur le kiosque, nous le regardons tous, anxieux. C'est le seul à voir ce qui se passe à l'extérieur, il est les yeux du sous-marin. Tout à l'heure, quand nous étions en surface pour remplir nos réserves d'oxygène, j'ai pu monter sur le pont, sentir les embruns glacés sur mon visage, voir la lune à demi masquée par les nuages.

Le capitaine s'immobilise, l'œil toujours collé à la lunette du périscopie. Un silence long, très long. Le second ose l'interrompre :

- Capitaine ?

- C'est un convoi anglais. Azimut 270°, faisant route à l'ouest. Quatre, six, huit... dix transports de troupe. Deux... non, trois pétroliers. Distance douze mille mètres, vitesse dix nœuds.

La respiration de tout le monde s'est retenue. Je regarde mes camarades, tendus, la sueur brillant sous l'éclairage rouge qu'on utilise la nuit, pour ne pas s'éblouir. Nous pensons tous à la même chose.

- Pas d'escorteurs ?

Le capitaine prend son temps pour répondre, balaye à nouveau l'horizon. Un convoi sans destroyer d'escorte ? Il y a quelques mois, c'était encore fréquent, ces derniers temps cela devient de plus en plus rare. A chaque fois, il faut attendre la nuit, frapper, lancer ses torpilles, et tenter ensuite, en plongeant, de fuir ces chiens enragés qui nous pourchassent pendant des heures, en lançant des grenades sous-marines qui, si elles explosent suffisamment près, peuvent briser la coque du U-boote comme une coquille de noix.

- Pas d'escorteurs. Kreuz, bon Dieu, aux hydrophones !

Le rappel à l'ordre me prend comme une gifle. Je remets mon casque sur la tête, et j'écoute. Les hydrophones, se sont les oreilles du sous-marin, le seul sens dont on dispose quand on plonge trop bas et qu'il faut rentrer le périscopie. Sous l'eau, tout s'entend. Les poissons, les baleines, la vidange des toilettes du sous-marin, et surtout, surtout, les bruits d'hélice. A trois pales, quatre pales, cinq pales, ou plus. Hélices lentes ou rapides. Hélices de corvette, de cargo, de pétrolier, de croiseur, de destroyer. J'ai appris à les reconnaître à l'oreille, à savoir leur type, leur vitesse, leur azimut. Le convoi fait un boucan de tous les diables, et j'essaie d'identifier dans ce vacarme les navires, un à un.

- La barre à droite, vingt degrés. Amenez-nous au cap 030. Remplissez les tubes lance-torpilles avant.

La guerre dure depuis déjà deux ans. Nous avons conquis la majeure partie de l'Europe, nos troupes progressent dans les neiges de Russie, dans les sables de l'Afrique du Nord, la croix gammée flotte de la Crète à la Norvège. L'Union Soviétique ne fera pas long feu, reste l'Angleterre, obstinée, seule dans la lutte. Malgré sa marine formidable, elle doit faire venir tous ses approvisionnements des Etats-Unis, toujours neutres, qui fournissent à leur alliée juste de quoi subsister. C'est à nous, une poignée d'hommes, l'équipage de

quelques dizaines de sous-marins, de faire le blocus de l'Angleterre et de couler ses navires.

- Tubes parés, capitaine !

- En avant, deux tiers. Correction, cap 035.

Les navires anglais ne voguent plus en ligne droite, comme ils le faisaient au début de la guerre. De façon imprévisible, il leur arrive de faire des abattées, de brusques changements de direction, pour dérouter un éventuel ennemi. Ils vont tous feux éteints, à la vitesse maximale du navire le plus lent. Ils restent bien plus rapides que nous. Pour une fois, nous sommes plutôt bien placés, entre eux et l'Angleterre. Le capitaine manœuvre le U-124 pour nous mettre en position, sur le flanc des navires, à moins de mille cinq cent mètres. Alors, nous pourrions lancer nos torpilles, et filer, en priant que tout se passe bien.

- La cible des tubes 1 et 2 sera le premier pétrolier. Les tubes 3 à 4 seront pour le second. 5 à 6 pour le troisième.

Un pétrolier, ça flambe facilement, quand c'est touché, mais les torpilles ne sont pas toujours fiables. Mieux vaut doubler les tirs.

- Trois mille mètres du but. Allez, venez, venez...

Le capitaine a murmuré ces mots comme pour lui-même. Les écouteurs de mon casque sont imbibés de sueur, tout comme mon maillot de corps. Le bruit des hélices devient assourdissant au fur et à mesure que nous nous rapprochons. En tournant le bouton qui sert à orienter les hydrophones, je m'aperçois que mes mains tremblent. Cela fait deux semaines que nous sommes partis de Lorient et que nous n'avons rien vu. C'est notre première rencontre en mer. Nous n'avons le droit qu'à une seule salve, le temps de rechargement des torpilles est trop long pour en tirer deux.

- Mille huit cent... Mille sept cent... Mille six...

Le capitaine est courbé en avant, les mains crispées sur le périscope. A l'avant du sous-marin, les camarades ont déjà inondé les tubes des torpilles de 700 kilos, détonateurs armés, prêtes à partir.

- Mille cinq cent mètres...

Un bruit différent dans mes écouteurs, au milieu de ce fouillis invraisemblable, attire mon attention. Mon sang se glace avant même de le reconnaître.

- Capitaine !

- Tubes 1 et 2, feu !

- Destroyer en approche rapide, vitesse trente nœuds, travers bâbord !

- Tubes 3 et 4, feu !

Chuintement des torpilles qui partent, et aussitôt après, audible par tous les hommes du sous-marin, un bruit d'éclaboussure, celui d'un chapelet de grenades sous-marines qui vient de tomber dans l'eau. C'est sur un ton tendu que le capitaine débite ses ordres :

- Immersion d'urgence ! En avant toute ! Remplissez les ballasts !

Notre U-boot ouvre ses ballasts et embarque de l'eau, s'enfonçant petit à petit dans l'océan. Pendant ce temps, les grenades continuent à sombrer, quelque part autour de nous. Nous sommes crispés à l'extrême en attendant leur explosion.

Je suis né en 1919 à Wilelmshaven, une ville portuaire sur la Baltique, d'un père pasteur et d'une mère couturière, le plus jeune d'une famille de sept enfants. Mon père, d'abord exempté pour raisons familiales, avait été parmi les derniers mobilisés en novembre 1918 sur le front de l'Ouest, juste à temps pour avoir la jambe sectionnée par un éclat d'obus. Dans l'Allemagne de l'entre-deux guerres, soumise aux réparations draconiennes du traité de Versailles, puis aux effets de la crise de 1929, la pauvreté allait être notre lot quotidien. Cela ne nous a pas empêché d'être élevé dans de sains principes de droiture, d'obéissance, d'honnêteté, d'amour du prochain et du Seigneur. A seize ans, je quittais l'école pour travailler aux chantiers navals sur le croiseur de bataille *Scharnhorst* alors en construction, un de ces emplois créés par la réindustrialisation de l'Allemagne par le chancelier Adolf Hitler. Mon salaire devait subvenir aux besoins de ma famille, mais j'étais jeune, et j'avais l'impression par mon travail d'effacer la honte d'une nation défaite. En 1938, je m'engageais dans la Kriegsmarine, un choix logique pour un ouvrier naval qui avait, comme moi, passé son enfance à faire du bateau à voile. De plus, les tensions en Europe devenaient de plus en plus vives : dans le cas d'une guerre, je préférais être sur la mer que fantassin. La vision, chaque jour, de mon père mutilé m'avait inspiré une vive horreur de la guerre, mais j'avais le sens du devoir chevillé au corps. Depuis des siècles, à chaque génération de Kreuz, les hommes devaient partir à la guerre. Mon père avait fait 1918, mon grand père les guerres coloniales, mon arrière-grand père était mort devant le siège de Paris en 1871. Un jour, peut-être, la folie des hommes prendrait fin, me disais-je. J'étais loin du compte.

Après une année de formation, j'ai été affecté à un dragueur de mines basé à Kiel, sur lequel j'étais radio. C'est ainsi que se passa la campagne de Pologne, puis la campagne de France, la tranquillité à peine troublée par le passage occasionnel et rarement dangereux de quelques bombardiers anglais qui venaient mouiller des mines, que nous déminions ensuite dans la journée. Ma paie assurait à mes parents un train de vie qu'ils n'avaient plus connu depuis des années.

En juillet 1940, je fus affecté à l'arme sous-marine. L'Allemagne n'avait jamais ambitionné d'avoir une puissante flotte de surface qui puisse se comparer à la Royal Navy, mais misait tout sur ses U-booten, submersibles chargés de torpilles qui s'attaquaient au ravitaillement des îles britanniques. La place sur un sous-marin était limitée, je devais en plus du poste de radio occuper celui des hydrophones. Et, après quelques mois de formation, promu pour l'occasion aspirant officier, j'embarquai sur le U-124 pour ma première mission...

Le souffle de l'explosion me fait tomber de ma chaise et m'assourdit. Une ampoule vient d'exploser, des vannes laissent échapper des jets de vapeur, des gens crient. Je me relève péniblement, du sang coule dans mes yeux. Mes écouteurs ont été arrachés. Au milieu de tout ce chaos, la voix du capitaine Mohr, forte, sèche, se fait entendre :

~ Rapport d'avaries !

Miraculeusement, à part quelques dommages mineurs, l'U-124 est intact, et a continué de lui-même sa plongée. Le profondimètre indique 150 mètres. Le périscope, qui n'a pas eu le temps d'être rentré, est hors d'usage. Mon arcade n'est que superficiellement

entaillée. On sourit, on se congratule, l'espace d'un instant on est heureux de s'en tirer à si bon compte.

« Ping ! »

Le bruit, aigu, résonne sur toute la coque du navire. Un frisson remonte ma colonne vertébrale. Ce bruit, je l'entends dans mes cauchemars. Le bruit du sonar.

- Ce salaud ne va pas nous lâcher ! Jure un des officiers.

Le destroyer s'est mis en chasse. Sorte de radar sous-marin, son sonar nous piste, et les sons que nous entendons trahissent son utilisation. Il sait que nous sommes là, tapis dans les profondeurs. Il sait que nous ne pouvons pas rester éternellement, que nos batteries n'ont que quelques heures d'autonomie, et qu'il nous faudra renouveler l'air. Il doit être en train de rameuter des renforts par radio, alors que nous ne pouvons compter sur personne.

Une seconde explosion retentit, plus lointaine. Grenades sous-marines ? Nous n'avons pas entendu le départ. Non, c'est une de nos torpilles qui a touché un pétrolier. Quelques vivats et acclamations retentissent, avant de s'évanouir quand un nouveau « ping » se fait entendre.

A quelques kilomètres de là, j'imagine le navire en feu, les hommes d'équipage brusquement réveillés par l'explosion, qui essaient de s'extraire du brasier, de rejoindre une embarcation de sauvetage. Certains tentent leur chance à la nage, sautent dans une eau recouverte d'une nappe de pétrole en flammes. Quant aux autres, la nuit, en hiver, dans l'Atlantique Nord, quelles sont leurs chances ? Dans les hydrophones, j'entends les grincements de la coque du pétrolier qui se brise, les explosions en chaîne, et puis plus rien. Le navire vient d'être englouti par les eaux de l'Atlantique. Il en sera de même pour nous si le destroyer finit par nous toucher. C'est la guerre.

4 décembre 1941, 19 heures

Maison de tolérance « Les délices de l'Orient »

Lorient, Bretagne, France

Un postérieur et un dos blancs, lisses, d'une exquise douceur au toucher. Des jambes gainées de soie noire. Des tentures pourpres. Une lumière tamisée. Une odeur de parfum de femme. Une douce chaleur. La mollesse du matelas.

Je suis vivant. Dieu que c'est bon.

Nous avons réussi d'extrême justesse à nous en tirer, ce soir-là. Un vrai miracle. Trois destroyers nous ont poursuivi pendant toute la nuit, en nous lançant des grenades. Le vacarme des explosions, la température atroce qui régnait, cette odeur de gas-oil, de sang et de sueur humaine, ces bruits de sonar qui nous vrillaient les oreilles et nous mettaient les nerfs en pelote, le grincement de la coque soumise à la pression... tout ça est derrière nous.

Je ferme les yeux, j'inspire avec délices, et je commence à pénétrer Geneviève, doucement, en savourant chaque instant. Elle gémit. Combien de fois ais-je pu penser à elle, au cours de la précédente traversée !

Dieu que c'est bon.

Après avoir joui, je m'allonge à côté d'elle, mes yeux se perdent dans les siens. Je caresse ses cheveux. Elle me sourit. A quoi pense-t-elle ? Je brûle d'envie de le savoir, mais n'ose interrompre ce moment. Un bref nuage assombrit mon bonheur : tout nous sépare.

Elle est prostituée, je suis son client. Elle est Française, moi Allemand. Elle doit faire ça pour vivre, moi je suis un soldat qui occupe son pays. Elle peut mourir du jour au lendemain sous les bombardements, moi à la guerre (mais dans les deux cas de la faute des Anglais, ça nous fait un point commun). Elle couche avec des tas d'autres hommes, moi je lui suis fidèle. Et pourtant, si elle savait l'importance qu'elle a dans ma vie ! Sans elle, je ne sais pas comment je ferais pour tenir, supporter cet atroce régime de douche écossaise, un mois de mer, deux semaines de permission. Elle me sourit. Un sourire professionnel ? Je le crois sincère. M'apprécie-t-elle ? Oui, je pense, elle est toujours prévenante, aux petits soins pour moi. M'aime-t-elle ? Je préfère ne pas me poser la question. J'ai trop peur qu'elle ne m'aime pas.

Attablé dans la salle du bar des « Délices de l'Orient », je savoure un verre de bordeaux en discutant avec Otto Burkel. Derrière le comptoir, madame Germaine trône, aux petits soins pour moi. Il faut dire aussi qu'en rentrant de patrouille, j'essaie toujours de mettre de côté quelques bouteilles de schnaps, deux ou trois saucissons, des victuailles que les Français ont de plus en plus de mal à trouver. Parfois même, j'arrive à acheter aux auxiliaires féminines de la Kriegsmarine des bas de soie, que je fais passer à madame Germaine. C'est illégal, bien sûr, mais de mon côté je ne risque pas grand chose, un bon savon si je suis pris, sans doute ? Nous les sous-mariniers formons une grande famille, la discipline est assez relâchée et fait place à la confiance. Du coup, madame Germaine m'a à l'œil. J'aime bien cette femme. Elle est franche du collier, honnête, elle essaie de faire tourner sa boutique dans les meilleures conditions, assez semblable à des millions de Français qui doivent réussir à se positionner en ces temps difficiles, un peu comme l'Allemagne au lendemain de la première guerre mondiale. Parfois, Jenny fait son apparition, avec son adorable visage d'angelot, et nous échangeons un petit sourire. Parfois c'est Mathy, une autre employée de l'établissement. Elle se montre coquine et affectueuse, je ne la repousse pas mais elle sait que c'est sur Jenny que j'ai jeté mon dévolu. Elle tente quand même de me charmer, parfois, c'est un jeu entre nous.

Ce n'est pas simple d'être un soldat allemand en uniforme, en France. Il y a ceux qui se montrent obséquieux, qui cherchent à nous plaire par tous les moyens. Il y a ceux qui nous méprisent et ne nous parlent pas, et comment leur en vouloir ? Il y a ceux qui nous prennent pour des porte-monnaies ambulants et tentent de nous arnaquer par tous les moyens. Et depuis peu, il y a aussi ceux qui nous abattent. Il y a quelques mois, un soldat allemand s'est fait tuer en plein jour, dans le métro parisien, alors qu'il était en permission. C'était un aspirant de la Kriegsmarine, comme moi. Même à terre, la mort rôde quand même.

Aux « Délices de l'Orient », c'est différent. Ce n'est pas un établissement fréquenté prioritairement par les Allemands. Nous y sommes admis au même titre que n'importe qui d'autre, et les relations qu'on peut y avoir dépendent de ce qu'on est, plus que de sa nationalité. On y fait abstraction de l'uniforme, de la politique, de l'idéologie. Un officier prussien arrogant qui viendrait là pour une passe se ferait mettre à la porte rapidement. Moi, je suis aimable, attentionné, je fais des efforts pour parler français, même si je ne maîtrise pas cette langue à la perfection, et j'essaie de détendre l'atmosphère, de faire rire. Ça ne changera pas la situation, mais je n'ai pas le moyen de la changer. Je préfère bien

plus aller aux « Délices » que dans ces bordels de la Kriegsmarine, formatés, où on paie pour avoir des morceaux de viande. Otto, lui, vient de Wilhelmshaven, comme moi. On s'est rencontrés par hasard, dans une rue de Lorient où il m'a demandé son chemin. Au début je me demandais ce que ce quinquagénaire un peu bedonnant, habillé en complet veston, faisait là, et puis en discutant nous avons sympathisé. C'est un ingénieur de l'Organisation Todt, une vaste entreprise de construction en territoire occupé, qui vient pour superviser les travaux de la base sous-marine de Lorient. C'est grâce à des gens comme lui que nos U-booten sont à l'abri des bombardiers anglais, sous des toits de béton de 3 mètres 50 d'épaisseur. Un travail titanesque, et malgré tout Otto reste modeste. C'est un bon vivant, et je lui ai fait découvrir les « Délices », un établissement qu'il a rapidement apprécié, et dont il est devenu un habitué. Otto est un homme bourré d'humour, très cultivé, avec lequel on ne s'ennuie pas, et qui plus est un compatriote. Il a l'âge d'être mon père, mais contrairement à lui il n'est pas dans les jugements moraux ou le rigorisme religieux. Je le considère un peu comme une sorte d'oncle farfelu. Il m'aime bien aussi, il m'a dit que je lui rappelais son fils, qui combat sur le front de l'Est. Dans la dernière lettre qu'Otto a reçue de lui, il était à une quarantaine de kilomètres de Moscou. Il doit faire là-bas un froid terrible.

On est bien, ce soir. Le vin monte à la tête, madame Germaine a sorti d'on ne sait où quelques tranches de jambon de Bayonne. Quand je ferme les yeux, la silhouette de Jenny danse sous mes paupières. Mathy est venue s'attabler avec nous, sa discussion est fraîche, légère comme une brise, je ne lui prête que peu attention, mais Otto y est sensible.

Maurice remonte de la cave en portant des bouteilles. Cela fait quatre jours qu'il est là, et je n'ai pas réussi à savoir exactement qui c'était ni ce qu'il faisait là. J'ai essayé d'engager la conversation avec lui, mais il est distant, et je crois qu'il est un peu bête.

Jenny sort d'une chambre, ayant terminé avec un client, et voit Maurice, « Momo » comme elle l'appelle. Son beau sourire s'efface, elle s'approche de lui, l'air apeuré, lui parle à voix basse. Lui prononce quelques mots, et ils partent tous les deux vers la cave.

Brusquement, je ressens en moi une vague de colère et de désespoir. Je n'aime pas ce type, je le hais viscéralement. Je pressens qu'entre lui et Jenny, il y a une sale histoire. Amant ? Maquereau ? Voire mari ? Tout ce que je sais, c'est qu'il lui fait peur, la rend malheureuse, et ça, je ne peux pas le supporter.

Le reste ne tarde pas à me tomber dessus, comme une pluie d'orage. C'est mon avant-dernier soir ici : le 6 décembre, au matin, je repartirai en patrouille, risquer ma vie dans une boîte de conserve. Les journaux, les informations, tout le monde dit que nous triomphons, que la guerre sera bientôt gagnée. Je sais, moi, que ce n'est pas vrai. N'importe quel soldat, n'importe quel aviateur, n'importe quel sous-marinier sait que ce n'est pas le cas. Chaque mois on fait grand cas des dizaines de navires anglais coulés, et malgré tout il s'en trouve toujours plus à traverser l'Atlantique. Les techniques de chasse anglaises vont en s'améliorant, alors que nous peinons à combler nos pertes. Nos équipages expérimentés finissent un jour par disparaître corps et bien et ne seront jamais remplacés. La guerre dure depuis déjà deux ans et risque de ne pas finir bientôt. Je passerai Noël au milieu de l'Atlantique, si du moins je survis jusque-là, loin des miens que je n'ai pas vu depuis

un an. Mes rares permissions se passent à nourrir une vaine relation sentimentale avec une prostituée dans une ville qui vit au rythme des bombardements nocturnes.

Otto ne comprend pas ce qui m'arrive. Prenant le prétexte d'une brouille, je hausse le ton, en allemand, et la discussion dégénère. Mathy semble gênée et ne sait plus où se mettre, mais je m'en moque. Je dis à Otto qu'il devrait avoir honte de traîner dans ce genre d'endroits, avec des putains qui ont l'âge de sa fille, alors que sa femme est restée au pays. Je ressens le besoin, cruel et incompréhensible, de le blesser, et puis brusquement, je sors, après avoir renversé quelques verres qui se brisent sur le sol.

Dehors, il fait nuit et il pleut, une petite pluie froide et fine qui rentre par le col de ma vareuse. Je rentre en direction de la caserne où je loge, traversant la ville déserte, recouverte de gravats des maisons détruites. Je réalise que je suis complètement ivre, et malheureux. J'étouffe. Je veux partir loin de cette ville. Je veux retrouver la Floride.

C'était l'avant-dernière patrouille, deux mois auparavant, une mission spéciale. Nous emportions la moitié de notre charge habituelle de torpilles et quatre passagers supplémentaires, agents secrets de l'Abwehr, à déposer à un endroit précis connu seulement du capitaine Mohr. Pour le retour, nous devons rencontrer un sous-marin ravitailleur, pour avoir suffisamment de mazout pour rallier Lorient.

Il nous avait fallu deux semaines de traversée pour arriver à destination : Key West, l'extrémité sud de la Floride. Une fois la nuit tombée, je suis monté sur la passerelle.

L'air était chaud, chargé de saveurs, de ces odeurs de bois, de sable et de plantes si particulières qui sont un ravissement après tant de jours de puanteur. Les machines arrêtées, on entendait les vagues déferler mollement sur le rivage, quelques centaines de mètres plus loin, et clapoter le long de la coque. Les étoiles brillaient toutes, la lune était là elle aussi. Au loin, on apercevait le long de la côte les lumières d'une grande ville, peut-être Miami. Là-bas, les gens dormaient, inconscients de leur chance. Sur une route, à un kilomètre de là, les phares d'une voiture, sans doute des jeunes gens revenant d'une soirée bien arrosée. La route faisait un virage, et un bref instant, le U-boote fut dans la lumière, mais la voiture continua sa route. Ses occupants étaient à des lieues de s'imaginer qu'un sous-marin allemand se trouvait à portée de voix.

A voix basse, le capitaine donna ses ordres pour le débarquement. J'avais le privilège d'être en charge de l'un des canots. La mitrailleuse en bandoulière me paraissait superflue : qui pouvait donc se trouver sur cette plage abandonnée de Floride ?

La mer était calme, c'était un plaisir de souquer sur cette petite distance. Quand je ne fus plus qu'à quelques mètres du rivage, j'entrai dans l'eau pour hâler l'embarcation. La tiédeur de l'eau était un vrai délice. Une fois le canot sur le sable et les agents de l'Abwehr occupés à décharger leur matériel, j'enlevais mes chaussures pour sentir le sable sous mes pieds. Le vent agitait mollement les frondaisons des palmiers. Plus loin dans la campagne, on entendait le bruit des animaux, insectes, oiseaux, et les bouffées de senteurs tropicales. Personne ne faisait plus attention à moi. J'aurais pu disparaître dans la végétation, m'enfuir, désertier, m'installer dans ce pays et y vivre, loin de la guerre, loin du froid et de la pluie, loin des bombes. J'aurais pu.

5 décembre 1941

J'ai dû décuver, allongé sur mon lit, une bonne partie de la journée. En rêvant de la Floride, de la maison familiale à Wilhelmshaven, de Geneviève. J'ai aussi repensé à ce que j'avais fait la veille aux « Délices », et j'ai eu honte. C'est vrai, la mort risque de me prendre à chaque instant, mais mon espérance de vie est trop courte pour me permettre le luxe d'avoir des regrets. Parce que la mort est si proche, chaque souvenir que je laisse aux autres peut être le dernier. Risquer ma vie ne m'autorise pas à en faire n'importe quoi, au contraire, je dois être d'autant plus attentif aux conséquences.

Je suis allé aux « Délices », j'ai fait l'amour à Jenny, avec passion, encore une fois. En remontant, j'ai vu la serviette et le pardessus d'Otto accrochés à la patère. Il doit être dans une autre chambre. Quand il remontera, je vais m'excuser auprès de lui. C'est mon seul ami ici, à Lorient, et il a toujours été prévenant. Il ne mérite pas le dixième de ce que je lui ai dit.

Et surtout... je vais avouer mon amour à Jenny. Je ne veux pas mourir en gardant pour moi ce secret. Je veux que cette guerre finisse, vite, et qu'on s'en tire tous les deux. Je veux qu'on se marie et qu'on aille vivre en Floride.

Et tant qu'il me restera une goutte de sang dans les veines, je vivrai pour ces moments heureux futurs.